



Apprentissages et expériences budgétaires de femmes brésiliennes non-scolarisées

Candy Laurendon-Marques

Université d'Angers/Universidade Federal de Pernambuco, Recife
France/Brésil

candy.laurendonmarques@etud.univ-angers.fr

Maryvonne Merri

Département de psychologie, Université du Québec à Montréal,
Québec

merri.maryvonne@uqam.ca

Résumé

Le Brésil est une société moderne industrielle et complexe qui a connu des mouvements massifs de migration de la campagne vers la ville à la recherche de meilleures conditions de vie. Le migrant de milieu rural, le plus souvent non-scolarisé, fait face en ville à de nombreux déplacements en transports collectifs, à des transactions commerciales, à une nouvelle activité rémunératrice. Il est alors confronté à de nouveaux défis au sein de ses activités quotidiennes, tels la gestion du budget et les échanges marchands. Six femmes « migrantes de l'intérieur » nous ont relaté leurs usages du budget. Leurs récits de vie révèlent non seulement les compétences acquises mais autant les structures de participation (Rogoff, 1995) telles la collaboration de leurs proches ou encore les dispositifs d'instruction mis en place par leur employeur. Ont-elles développé l'instrument budgétaire à l'occasion de ces collaborations ?

Mots-Clés : Brésil, migration, domaines d'expérience, ethnographie, structures de participation, risque, incertitude.

Dans cette communication, nous étudierons tout particulièrement les parcours de femmes issues de la campagne et installées dans une grande ville du Sud du Brésil : Porto Alegre¹. Cette ville est située dans l'Etat du Rio Grande do Sul, état qui a connu une urbanisation progressive. Ainsi, en 1950, la population rurale représentait encore 65.9% de la population totale mais elle n'était plus que de 23.4% en 1991².

Les femmes participant à cette recherche ont deux caractéristiques en commun : ces personnes sont illettrées ou analphabètes et n'ont que tardivement accédé à l'usage de l'argent, qu'elles aient longtemps vécu à la campagne dans une sphère tournée vers l'intérieur ou qu'elles aient dès l'enfance échangé leur travail domestique contre la nourriture et le logement. Pourtant, à un moment de leur existence, elles ont toutes réussi à accéder à une activité rémunérée et

¹ Cette précision de lieu est importante car, comme nous le verrons, les trajectoires des femmes sont marquées, pour la moitié d'entre elles, par des communautés rurales d'immigrants allemands, italiens et espagnols : les colonies.

² Données de l'IBGE² citées par Colbari, 1997, p. 2.

appartiennent aujourd'hui à la classe des travailleurs ayant accès au marché informel du travail. Ces femmes ont accepté de nous raconter leur vie à la campagne et à Porto Alegre et notre enjeu sera, en nous fondant sur leurs récits, de répondre aux questions suivantes : quelles sont les pratiques relatives au budget et aux achats de ces personnes ? Comment et avec qui ces pratiques se sont-elles développées ? Ces pratiques s'appuient-elles sur des connaissances numériques ?

Les travaux sur les propriétés et les usages de l'argent

Les travaux sur les usages de l'argent et de la monnaie³ se sont récemment renouvelés par le rapprochement de chercheurs en anthropologie et en économie (Aglietta & Orlean, 2002 ; Baumann, Bazin, Ould-Ahmed et alii., 2008). Les données d'observation des conduites monétaires des ménages apportent, comme nous allons le voir, une remise en question du point de vue strictement économique qui ne verrait la monnaie que comme un intermédiaire permettant les échanges.

Ainsi, Guérin (2000) met-elle en évidence que les pratiques monétaires varient surtout selon le contexte d'incertitude et le mode d'appartenance sociale défini comme « *l'ensemble des droits et des devoirs dont chacun se sent investi* ». Étudiant des femmes françaises de milieu populaire et des femmes sénégalaises, Guérin montre que ce sont elles qui sont les principales gestionnaires de la rareté des ressources financières dans ces milieux d'« *angoisse budgétaire* ».

Le manque d'argent d'une part, la nécessité de remplir ses obligations d'autre part, amènent ces femmes à développer l'instrument monétaire. Ainsi, Guérin mais aussi Lahire (1993), Blanc (2008) et Weber (2005) montrent que celles-ci hiérarchisent souvent dépenses et achats et segmentent la somme globalement disponible selon des techniques de répartition. Aussi, le postulat économique de la « fongibilité de la monnaie » qui prévoit, en particulier, l'indifférenciation des affectations de la monnaie semble-t-il contredit par les pratiques monétaires de ces familles (Blanc, 2008). En effet, l'usage d'enveloppes, de boîtes ou encore d'une répartition gérée mentalement a différentes fonctions. Sa première fonction est « *la répression des tendances spontanées à l'action* » (Lahire, 1993, p. 132) orientée vers la personne (et ses proches) et/ou vers l'action. Du point de vue d'une orientation vers l'extérieur cette fois, une seconde fonction est de catégoriser le monde en postes de dépenses et de cloisonner les affectations de l'argent afin de garantir le paiement de ses obligations.

Une telle gestion budgétaire est certes déjà efficace. Pourtant, dans une perspective économique, l'efficacité est non seulement déterminée par une connaissance des événements possibles c'est-à-dire par l'identification des postes de dépense, mais aussi par une connaissance de la variation des résultats de son action sur une période donnée et selon les paramètres de la situation. En d'autres termes, grâce à la prise de conscience et aux moyens élaborés vers l'anticipation, il s'agit de répondre à des questions comme : Comment puis-je faire varier la valeur de mon argent ? De quelle somme ai-je besoin pour construire une maison étant donné l'évolution des prix ? Pour distinguer différents usages de la monnaie, l'économiste Knight (1921) établit une distinction devenue classique entre trois états : l'incertitude absolue, l'incertitude relative caractérisée par la connaissance des événements possibles - et le risque, caractérisé par une quantification de l'occurrence d'un événement.

³ Ould-Ahmed (2008) observe que si les termes d'« argent » et de « monnaie » peuvent être utilisés de façon indifférenciée par certains anthropologues, d'autres, au contraire, utilisent le terme « argent » pour désigner les espèces que l'on accumule tandis que la « monnaie » désigne plutôt les espèces utilisées en paiement.

L'acquisition d'une posture d'usagers de l'argent par les femmes supposerait donc, dans cette perspective, le développement de moyens permettant de passer de l'incertitude absolue à l'incertitude relative et enfin au risque raisonné. Or, étudiant les travailleurs algériens pauvres, Bourdieu (1963) montrait que ceux-ci adoptaient plus une attitude de prévoyance marquée par l'irrégularité des revenus que des stratégies de prévision et de calcul. Des travaux récents (Lazuech et Moulévrier, 2008) font le même constat dans les familles françaises pauvres qui acquièrent surtout la compétence de faire durer l'argent le plus longtemps possible. Pourtant, en se déplaçant de la campagne à la ville, les femmes brésiliennes de la « migration de l'intérieur » font l'expérience de collaborations avec des personnes plus lettrées. En effet, les migrants occupent désormais des emplois à l'extérieur, emplois qui comportent souvent l'adaptation aux demandes de personnes ayant eu une fréquentation de l'école. De plus, les places respectives des hommes, des femmes et des enfants sont susceptibles d'évoluer dans la famille afin de développer un instrument budgétaire permettant de faire face aux obligations financières de la grande ville (logement, nourriture, transport...). Enfin, ces femmes peuvent être amenées à concevoir un projet d'installation définitive et à développer des usages prospectifs de l'argent au-delà des dépenses incompressibles. Cette « fréquentation » de savoirs numériques leur permet-elle de passer de la prévoyance à la prévision ?

L'étude des pratiques budgétaires des femmes par l'ethnographie

Pour étudier le domaine de la gestion du budget chez les femmes, nous avons choisi d'adopter une méthodologie ethnographique, d'ordre qualitatif. Les sujets de notre étude sont six femmes retraitées, âgées de 55 à 86 ans, résidant à Alvorada⁴, ville périphérique de Porto Alegre. Ces femmes sont nées à la campagne et ont migré vers la ville pour occuper des emplois en tant que domestique, cuisinière ou couturière, emplois réservés à la sphère intérieure (c'est-à-dire la maison qui, par excellence, est un domaine féminin, selon Da Matta, 1985).

Dans un premier temps, nous avons réalisé une enquête ethnographique dont la méthode privilégiée est l'observation participante : nous nous sommes donc immergée⁵ dans le milieu de vie des participantes pendant une période de six mois. Ainsi, nous prenions le bus pour nous rendre dans leur centre culturel, nous déjeunions là-bas. En somme, nous vivions et participions à la vie de nos sujets d'étude. Ce travail d'enquête sur le terrain nous a permis de connaître le contexte quotidien des femmes, en particulier les différentes institutions fréquentées, éléments importants pour la recherche.

Concernant le domaine de la gestion du budget, « faire les courses » est un acte qui se déroule dans une institution particulière - une arena (Lave, 1988)- par exemple le supermarché. Au supermarché, l'acheteur rencontre des *classes de situations* (Vergnaud, 1990) avec des buts spécifiques : choisir un produit, négocier le prix, payer à la caisse. Cette arena impose aux usagers des contraintes (par exemple de paiement : payer à crédit uniquement à partir d'un certain montant) et met à leur disposition des moyens : des vendeurs peuvent conseiller le client, des dépliants publicitaires sont à sa disposition et il peut payer avec des pièces, des billets de banque

⁴ Alvorada est considérée comme une ville dortoir qui a accueilli pendant de nombreuses années les migrants à la recherche de meilleures conditions.

⁵ Le chercheur ayant réalisé l'ensemble des entretiens est Candy Laurendon-Marques, étudiante française d'origine portugaise. La posture ethnographique a été essentielle pour rendre compte du contexte culturel qui nous était étranger.

ou une carte de crédit. Le travail de terrain nous a ainsi permis d'observer les différents moyens mis à disposition par l'aréna pour l'acheteur.

Dans un deuxième temps, pour comprendre en profondeur les pratiques budgétaires quotidiennes des femmes, nous avons eu recours à des entretiens filmés de type ethnographique (Boutin, 2000), d'une durée de deux heures et demi en moyenne. L'entretien ethnographique est utilisé pour obtenir des informations et des points de vue sur un objet que l'on ne peut pas recueillir par observation directe (Beaud, 1996). Il est caractérisé par son caractère flexible, non directif, non structuré et non standardisé et par l'importance du degré de liberté accordé aux interviewés. Les entretiens ethnographiques ont été recueillis avec deux objectifs : établir la trajectoire sociale de la personne et connaître son histoire de vie.

La distinction des trajectoires sociales

L'enjeu de l'entretien avait été expliqué au préalable aux femmes : connaître les situations mathématiques de la vie. Comme amorce de l'entretien, nous avons fait appel aux quelques informations que nous possédions sur le parcours de vie des adultes. Nous leur demandions confirmation du lieu de naissance et comment elles étaient arrivées à Porto Alegre.

Le premier enjeu des entretiens est d'établir la trajectoire sociale de la personne, sorte de biographie objective. On appellera « trajectoire sociale » la suite des positions sociales occupées par un individu ou sa lignée (Dubar, 1998). En demandant à la personne de raconter son parcours de vie, nous cherchons d'abord à obtenir une caractérisation des différentes institutions fréquentées, ainsi que les emplois et statuts correspondants déterminés en grande partie par la classe sociale d'appartenance. Toutes ces femmes appartiennent à la classe des travailleurs mais cette notion peut sous-tendre des différences importantes en termes de trajectoires sociales que nous allons distinguer. En tant que chercheur, nous tentons de dépasser la subjectivité de la narratrice en rapprochant sa trajectoire de celles qui sont décrites dans la littérature anthropologique brésilienne⁶ : par exemple, les femmes venant de l'intérieur⁷ vivent un processus de déplacement en s'installant dans la périphérie d'un grand centre urbain. Pour cela, le chercheur guide et accompagne la personne à travers différentes questions qui reprennent des thèmes comme l'enfance à la campagne, le mariage, les raisons de la migration vers la ville, les domaines d'expérience à la ville.

Les usages des arénas et les structures de participation

Un second enjeu concerne le récit de vie, temps plus subjectif où la personne se raconte, selon la représentation qu'elle se fait aujourd'hui de son passé (Bertaux, 1997). A travers le discours, nous accédons, sur un plan symbolique, au monde des émotions, des valeurs et des représentations, et, sur un plan concret, à ce qui est raconté des situations, des projets, des actes et des structures de participation.

L'interviewer guide alors l'informant lors d'épisodes racontés qui semblent significatifs et interroge plus en détail afin d'évoquer une mémoire épisodique et de recueillir les sentiments et valeurs liés au domaine du budget et aux situations impliquant un apprentissage. Par ces questions, le chercheur tente de recueillir les usages que les femmes font des arénas. En

⁶Velho, G. (1999). *Individualismo e Cultura : Notas para uma antropologia da Sociedade Contemporânea*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor.

⁷ "Do Interior", expression utilisée par les Brésiliens pour désigner ceux qui viennent de l'intérieur des terres, de la campagne.

particulier, les femmes peuvent développer des instruments de gestion afin de garder un certain contrôle sur les aré纳斯, tels des techniques de répartition du budget.

Le récit de vie permet également d'accéder aux formes de collaboration et aux structures de participation partagées par les femmes et leurs proches ou leurs employeurs. Il s'agit ainsi d'étudier « *les processus et les systèmes de participation entre les personnes qui communiquent et coordonnent leurs efforts dans des activités valorisées dans la culture*⁸ » (Rogoff, 1995, p. 141). Le chercheur interrogera donc les participantes : avec qui ont-elles agi et comment ? Quels ont été les apports de chaque partenaire ?, afin d'obtenir une description précise des situations comme les acteurs, le lieu, l'ambiance, les paroles prononcées, les attitudes des participants.

Les trajectoires sociales des personnes interrogées

La transcription intégrale des entretiens nous permet, dans un premier temps, de retracer la trajectoire sociale de ces personnes depuis leur vie à la campagne jusqu'à leur existence actuelle en ville. L'analyse des entretiens réalisée confirme alors les quelques informations que nous possédions⁹, soit deux types de trajectoires sociales : les femmes issues d'une colonie et les « Sans propriété familiale ».

Les femmes issues d'une colonie¹⁰

Marina, Veira et Verónica sont trois femmes issues d'une famille agricultrice possédant une colonie - c'est-à-dire une exploitation agricole cultivée par des immigrants d'origine européenne - avec des plantations qui ne permettent qu'une économie de subsistance (Colbari, 1997). Enfants, ces personnes ont apporté leur aide à la famille en travaillant dans la colonie. Marina, Veira et Verónica rapportent, conformément à Brumer (2004), que leur mère occupait l'espace domestique. Les petites filles, par contre, ont pu observer également l'espace extérieur dévolu au père.

Par la suite, ces femmes se sont mariées à 16 ans avec un homme d'une colonie voisine (mariage endogamique). Elles ont alors vécu dans une maison située dans la colonie de la belle-famille. Ces femmes racontent que leur mari leur confiait l'argent gagné afin qu'il soit mieux gardé.

Avec leur arrivée en ville, les femmes du groupe des colons ont travaillé dans des métiers qui restaient tournés vers l'intérieur, soit comme employées domestiques dans des maisons de famille, soit comme couturières. Les échanges dans la colonie se déroulaient entre partenaires obligatoires (le magasin, l'agriculteur) pour des catégories de dépenses relativement restreintes. À la ville, par contre, les catégories de dépenses sont nombreuses : le loyer, le transport, l'électricité, les appareils ménagers (réchaud à gaz, radio, télé et réfrigérateur), les denrées alimentaires. La monnaie s'impose alors comme l'intermédiaire des échanges et l'anonymat marchand se substitue aux relations interpersonnelles.

⁸ La gestion du budget est une compétence attendue et assignée aux femmes.

⁹ Une étude de la littérature anthropologique de la région a été réalisée à travers des auteurs tels Da Matta, Velho afin de connaître les profils des personnes rencontrées.

¹⁰ Les prénoms fictifs des personnes appartenant à cette trajectoire seront codés C dans la suite du texte.

Les femmes « sans propriété familiale »¹¹

Le deuxième groupe, « *Sans propriété familiale* » est constitué de personnes issues de familles rurales pauvres. Elles ont quitté le foyer familial en moyenne à l'âge de huit ans pour aller à la ville. Elles ont travaillé comme domestique, cuisinière ou garde d'enfants. Ce ne sont pas des emplois rémunérés mais réalisés en échange de services en nature (logement, nourriture et vêtements). Travaillant dans les maisons de famille, elles sont restées cantonnées à l'espace de la maison. Edna, Maria et Otávia allaient faire les achats mais elles ne payaient jamais car la patronne venait payer en fin de mois.

Chez les « sans propriété familiale », la rupture s'est davantage concrétisée lorsqu'elles se sont mariées. Elles ont créé leur propre foyer mais Edna et Maria n'ont pas accédé pour autant à la gestion de l'argent car leur mari n'apportait au foyer que de la nourriture. Elles ont finalement commencé à gérer de l'argent lorsqu'elles se sont séparées de leur mari en prenant en charge leurs enfants par leur propre travail.

Contrairement aux femmes du groupe des « colons », il apparaît chez les « sans propriété familiale » une forte capacité à organiser le temps et l'espace, en personnes citadines adaptées au milieu urbain. Ainsi, Otávia se meut-elle parfaitement dans cet espace public du commerce avec l'utilisation et la gestion de l'argent. Elle montre sa relation directe avec les supermarchés, les publicités, les affiches, elle sait observer les promotions et soldes de certains produits. Très observatrice lorsqu'elle se déplace en ville, elle sait analyser les affiches et tablettes devant les supermarchés pour dire si, réellement, c'est le produit le moins cher ou si l'autre magasin en face vend moins cher.

Un élément de la trajectoire commun aux deux groupes est l'achat du terrain par prestations¹² c'est-à-dire par mensualités et la construction d'une maison, peu à peu, au fil des économies réalisées. Les trajectoires sociales se terminent donc toutes par la mise en œuvre d'un projet d'installation définitive. Pourtant, des différences notables apparaissent dans le parcours des femmes : en particulier, les femmes issues des colonies arrivent à la ville avec un statut de mère et d'épouse, alors que pour les « sans propriété familiale », les employeurs sont pendant longtemps les seuls adultes de référence. Dans la présentation des résultats, nous tenterons d'évaluer l'impact de ces différences de parcours dans les expériences budgétaires des femmes.

Les usages féminins du budget

Qu'elles appartiennent au groupe des « colons » ou au groupe des « sans propriété familiale », les femmes interrogées ont toutes conçu un instrument de gestion du budget leur permettant à la fois de représenter leurs besoins et de segmenter les sommes. Ces personnes utilisent en effet des boîtes et trois affectations possibles de l'argent gagné sont distinguées : la nourriture, les paiements des prestations et les économies. En nous expliquant leur usage des boîtes, les femmes agitent les mains, montrant les gestes de séparation des sommes gagnées. Ces manipulations privent la monnaie de sa propriété de fongibilité, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu précédemment, de l'interchangeabilité des avoirs monétaires (Blanc, 2008). Maria (SP) justifie ci-dessous cette discipline de répartition :

¹¹ Les prénoms fictifs des personnes appartenant à cette trajectoire seront codés SP dans la suite du texte.

¹² Le terme prestação est connu et employé par les femmes interrogées pour désigner un règlement relatif à un emprunt à payer à échéance.

« C'est comme ça...comme je t'ai dit, on sépare. Sépare, ça veut dire que je n'ai pas, je n'ai pas. Mais je n'ai pas pourquoi ? Parce que je dois savoir qu'à la fin du mois, j'ai cette... prestation à payer. Et si je dépense tout, j'arrive à la fin du mois. Et je trouve où ? Alors on doit ... séparer. »

Les usages de l'argent dans le foyer ou les aréas commerciales permettent de ne pas dépasser la somme allouée à un besoin et donc à une boîte. Comme nous allons le voir, elles mettent peu de calculs en œuvre, à l'exception des comparaisons de prix car il s'agit, lorsque des sommes sont affectées, de dépenser le moins possible.

Dans les magasins : acheter toujours la même chose et comparer

Les personnes¹³ « issues des colonies » n'ont acheté à la campagne que des produits vendus en vrac par un magasin général disposant du monopole. En arrivant en ville, elles sont confrontées au prix variable des produits et à la variété des lieux, des marques et des conditionnements. La priorité de ces femmes est alors de recréer l'habitude ou, en d'autres termes, de « bloquer les valeurs » de la situation.

Ainsi, Veira (C) exprime la nécessité de devoir regarder, acheter une chose ici et une chose là. Elle évoque la difficulté à se repérer dans les supermarchés parmi les produits, difficulté liée aussi au fait de ne savoir ni lire ni écrire :

« Je n'avais jamais fait de courses. (...) Je trouvais tout différent, après j'ai dû m'adapter. Car là-bas¹⁴, c'était tout ensemble. Ici, non, tu dois aller dans différentes maisons. J'ai pris du temps pour m'habituer [...] La répartition de ces choses, on doit savoir lire, on doit faire de tête¹⁵ seulement tu ne sais pas si ce riz, c'est le meilleur ou non, moi je prenais n'importe lequel de ceux qu'il y avait là-bas. »

Veira se rend alors dans le magasin avec sa belle-sœur et apprend « *par les yeux* ». Peu à peu, les quantités nécessaires de nourriture sont connues et achetées de façon régulière. Les femmes développent alors l'achat en quantités constantes des mêmes produits alimentaires en pratiquant le « rancho », achat de produits alimentaires en gros, le plus souvent mensuel¹⁶. Dès lors, la mémoire des achats à effectuer reste, pour ainsi dire et avant tout, inscrite dans le « corps » des femmes interrogées : les listes de produits à acheter sont « dans la tête » et dans « les yeux » comme nous l'explique Maria (SP) :

« - Et vous écrivez ?

- Non, non je n'écris rien. Tout se fait de tête.

- Ah vous n'avez pas de liste ni rien

- Non, non. La liste, c'est mes yeux et ma bouche. »

Cependant, cette pratique générale est complétée par une vigilance aux offres et promotions spéciales sur tous les supports (télévisuels, dépliants publicitaires) et les femmes font leur « petite recherche » (« *pesquisa* ») pour réduire la somme dépensée. En effet, les commerçants vont vers leurs clients en faisant circuler des voitures sonores pour pallier leur défaut d'alphabétisation et en diffusant des publicités de promotion des produits. Ainsi, Marina (C) nous explique comment elle s'organise pour trouver les produits les moins chers. Elle reçoit les prospectus de publicité chez elle, elle regarde les vitrines des magasins et à la fin du mois, après avoir comparé les prix, elle sait déterminer quel est le moins cher :

¹³ Ces personnes peuvent être les hommes qui réalisent des échanges « récolte contre crédit » avec le magasin général. À la ville, par contre, ce sont les femmes qui se chargent des achats dans les magasins.

¹⁴ Là-bas, c'est-à-dire à la campagne.

¹⁵ « Faire de tête » signifie ici « reconnaître perceptivement ».

¹⁶ Cette pratique, mise en place pendant la période inflationniste qu'a connue le Brésil, s'est maintenue dans l'état du Rio Grande do Sul dans la classe populaire.

« riz, sucre, feijão, ce n'est pas toutes les semaines. Parce que le sucre et le riz, je fais comme ça. Je cherche la promotion, c'est la promotion. Et là on va acheter 5 kg en promotion. Comme le riz, j'achète 5 kg. Pour nous, ça donne pour un mois. Oui pour le riz, le sucre, je cherche la promotion, parce que la promotion, ça nous aide. »

Le projet : épargner et construire peu à peu la maison

Au gain d'argent permis par la « pesquisa » s'ajoute, comme nous le comprenons ci-dessous dans les propos de Maria qui travaille « à la journée », l'épargne systématique d'une partie de toute somme entrante :

« Tu gagnes 15 R\$, tu mets 5 de côté et t'en dépenses 10 par exemple pour la nourriture, le lendemain tu en gagnes encore 10, alors, tu en mets à nouveau 5 de côté, ce qui va te faire 10 R\$ déjà de côté et le reste pour manger, après tu peux t'acheter ce dont t'avais besoin depuis longtemps car tu l'as prévu ! ».

En effet, le projet principal des femmes est l'installation pérenne de leur famille à la grande ville par la construction d'une maison. Les matériaux de la maison sont achetés peu à peu grâce à cette épargne. Otávia nous décrit ainsi son effort :

« Parce que la maison, tout, on a pris quinze ans pour faire cette maison parce que tout c'était tout pour acheter un kilo de ciment, un kilo ! Un sac de ciment, nous achetions un mètre (cube) de sable, nous achetions comme ça par petits bouts. »

L'achat des matériaux de la maison est ainsi réalisé progressivement, à chaque fois que la somme nécessaire est enfin épargnée. Pourtant, l'achat du terrain se fait par prestations c'est-à-dire par remboursement d'un emprunt. Le client reçoit alors mensuellement une fiche de prestation lui indiquant la somme due et lui rappelant le nombre de mensualités restantes. Ainsi, tant la répartition des sommes que le système de crédit rendent-ils suffisante une anticipation de mois en mois sans requérir une planification à moyen terme des coûts et des dépenses.

Le budget : une compétence et une prise en charge féminines

Les femmes rapportent toutes dans un premier temps qu'elles ont appris par elles-mêmes à gérer un budget. Mais, tandis que les femmes issues des colonies évoquent une capacité naturelle: « Je ne sais pas, je suis déjà née comme ça... », les femmes « sans propriété familiale » évoquent un apprentissage contraint : « Ben c'était obligé ».

Ainsi, pour Marina (C), savoir gérer un budget est une qualité féminine, exprimée de mère en fille. Lorsqu'on lui demande comment elle a appris à gérer son budget, elle évoque un savoir-faire maternel indissociable du corps :

« Oui mais ma mère, on savait, ma mère...hein, on la voyait compter, on la voyait tout garder, hein. Et faire des économies parce que ma mère aimait beaucoup faire des économies. Rien jeter, rien jeter par les fenêtres ! »

Marina nous explique ensuite que son mari lui confiait son salaire en lui laissant la responsabilité d'administrer l'argent :

« Il disait que l'argent dans ma main faisait plus de bénéfice que dans sa main (rires).

- Ah et pourquoi ce serait comme ça, à votre avis ?

Parce que nous (les femmes) on sait économiser, on sait... »

Les femmes « sans propriété familiale » nous racontent, par contre, leur recherche d'un espace d'action autonome par la gestion de l'argent. Pour ce faire, deux d'entre elles cachent de l'argent, pratique menée à l'insu de l'époux. Ainsi, Maria (SP) nous déclare-t-elle :

“Je le cache, si mon mari vient me demander, je dis que je n'en ai plus et il croit vraiment que y' en a plus et après y' en a encore !”

Maria raconte qu'elle cache tellement bien l'argent que parfois elle-même oublie qu'elle en avait caché et quand elle le retrouve « c'est une belle surprise ! ». Lorsqu'elle parle, elle bouge beaucoup les mains en nous montrant comment elle cache, sous l'oreiller, ou dans le cahier.

On le voit, que la gestion du budget soit une compétence transmise de « mère en fille » ou encore un nouvel espace d'action autonome, ce sont toujours les femmes qui en ont la charge et la responsabilité à la grande ville. Celles-ci accomplissent essentiellement un besoin de prévoyance tant pour les achats de nourriture que pour l'installation pérenne de leur famille à la ville. Pourtant, toutes les participantes à la recherche évoquent, dans leurs récits, des interventions du patron ou de leurs proches dans leur maniement de l'argent. Quelles sont les caractéristiques de ces interventions ? Leur permettent-elles d'accéder au calcul voire à la prévision ?

Les apports de l'environnement proche

Dans les entretiens, certaines femmes montrent qu'elles bénéficient des compétences de personnes de leur environnement proche : soit des mathématiques de leur époux soit celles de leurs enfants, notamment pour établir des listes écrites. En dehors de l'environnement familial, les employeurs peuvent également apporter une aide en s'inscrivant dans une structure de participation avec leur employé pour leur enseigner les rudiments des achats : c'est le cas d'Edna.

L'évolution des pratiques domestiques par le calcul chez les proches

Trois femmes, Veira, (C), Maria et Otávia (SP) bénéficient des compétences en calcul écrit de leur mari pour faire les comptes. Veira (C) dispose à présent d'une liste écrite qui représente les achats du rancho¹⁷ ainsi que la durée de consommation associée. Cet instrument permet d'envisager des variations dans ses dépenses tout en les contrôlant :

« Vous vous êtes habituée à faire le rancho ?

- Oui, oui, en faisant le rancho...on faisait des listes. Le jour que tu veux, tiens regarde tel jour du mois j'ai dépensé tant. J'ai acheté tant, ça a donné pour tant de jours. Alors tout doit être comme ça...»

Mais c'est son mari qui effectue cette tâche sans transfert de cette compétence à son épouse :

« Mon mari sait lire, sait écrire et lui a suivi un cours au service militaire (...).

- Il ne vous a pas enseigné ?

- On n'avait pas le temps.

- Et qui... qui notait dans le caderninho¹⁸ ?

- Qui notait ? C'était lui. »

Otávia (SP) nous exprime à la fois son admiration et son observation de l'activité mathématique de son mari sans qu'elle remette pour autant en question le partage des tâches :

« Il n'a pas étudié, mais en mathématiques il était merveilleux en mathématiques. Alors quand il faisait ses comptes, je demandais, je prêtai grande attention. »

Que ce soit par une fréquentation un peu plus longue de l'école, par des compétences acquises dans des emplois à l'extérieur ou encore au service militaire, les maris peuvent donc être des sources d'évolution des pratiques domestiques par l'introduction des calculs et des prises en note sous forme de liste de toutes les dépenses. Ainsi, le budget peut-il être géré par rétroaction, par acquisition de l'information sur les dépenses effectives de la période antérieure et non plus par la seule prévision. Cependant, de même que dans le cas de Veira (C), le mari introduit un système de notation et demande seulement à sa femme de s'y associer, les maris de Maria et

¹⁷ Il s'agit d'un achat en gros, comme décrit plus haut dans le texte.

¹⁸ Mot signifiant « petit cahier ».

d'Otávia (PR) accomplissent les calculs sans transfert de compétence. De forme contraire, l'employeur d'Edna met en place un dispositif didactique afin de lui transmettre des compétences de calcul.

L'enseignement de l'employeur

Pour les femmes « sans propriété familiale », engagées encore enfants dans un travail de domestique, l'orientation dans les arénas commerciales est relative à l'exécution d'une tâche d'achat pour le patron. Ainsi, la patronne d'Edna (SP) commence par lui enseigner à écrire les nombres et à dénombrer afin de pouvoir faire ses achats. Edna détaille pour nous ci-dessous le dispositif didactique fondé sur le dénombrement d'une collection de grains de feijão et la représentation du nombre en dizaines et unités :

« Elle mettait un (grain de feijão) comme ça et moi je devais compter, vous savez, 1-2-3-4-5-6 là après je devais apprendre, après de 10 à 20 je changeais pour le grain de riz. Du feijao tu passes au riz. (...) Et maintenant le 21 ? Mais bon, maintenant tu tires le grain de feijão ici et tu mets derrière ces 2 autres grains pour voir combien ça fait. Je faisais avec le modèle, et là j'ai commencé à faire ça avec ma tête.(...) Je devais apprendre tous les jours. Elle me prenait de 3 à 4 H. »

La patronne reproduit ainsi une structure de participation dans laquelle elle occupait précédemment une place d'élève. L'employeur tente alors de doter son employée d'un moyen efficace de repérage des produits et quantités souhaités pour une exécution autonome de la tâche. Edna nous raconte :

« Elle [ma patronne] m'enseignait comme ça oh elle prenait ces sacs de feijao (...) et là c'était écrit, riz, elle me demandait de prendre ces choses (le feijao, le riz). « Alors fais bien attention ici y a 2 ici y a 3 ici y a 1 ». et là qu'est-ce que je faisais ? Je devais utiliser ces grains de riz, le papier du calcul alors parce que sinon je ne savais pas ce que c'était le 1, ce que c'était le 3. Et là j'ai commencé à apprendre. »

Edna (SP) apprend ainsi à utiliser des listes avec sa patronne. Cet usage ne la conduit pourtant pas à les utiliser plus tard pour ses achats personnels. Le manque de compétences écrites¹⁹ ne suffit pas à expliquer ce fait. En effet, la liste écrite a deux usages principaux : elle permet d'inscrire des besoins variables et/ou elle contraint à n'acheter que les produits inscrits²⁰. Si la liste écrite n'entre pas dans l'usage autonome de ces femmes, ce sont parfois leurs enfants²¹ qui l'utilisent comme instrument permettant d'inscrire des besoins, cette fois non alimentaires, tout en les affirmant comme nécessaires. Ainsi, la fille d'Otávia (SP) accompagne-t-elle sa mère dans les magasins. Otávia met en scène les propos de sa fille :

« Elle dit : « Maman, tu peux faire, parce que j'amène tout écrit, hein, parce que c'est beaucoup de choses, beaucoup de petites choses ». [...] C'est elle qui fait (la liste) mais elle demande pour voir si je suis d'accord. « Maman je vais acheter ça, regarde ici. » »

Ainsi, que les femmes appartiennent au groupe issu des colonies ou à celui des « sans propriété familiale », elles ont bénéficié de l'intervention de différentes personnes possédant des compétences de calcul et développant d'autres instruments. Pourtant, ces différents apports ne sont pas réappropriés par les femmes dans leur gestion budgétaire familiale.

¹⁹ En effet, la compétence de lecture des listes n'implique pas nécessairement la compétence à en écrire soi-même.

²⁰ La liste fournit alors selon les cas, une mémoire externe de produits qui peuvent changer ou un contrôle de soi et de ses dépenses impulsives.

²¹ Ces femmes sont munies d'un permis de travail qui leur permet de toucher une retraite le moment venu. Certaines sont un peu plus à l'aise sur le plan financier au moment où nous les rencontrons. Cette aisance est très relative car, dans l'exemple d'Otávia ci-dessus, la paire de chaussures de sport souhaitée par sa fille est achetée en trois mensualités.

Conclusion : la peur d'apprendre malgré les opportunités d'apprentissage des femmes ?

Pour remplir leurs obligations financières à la grande ville, les femmes ont développé par elles-mêmes un ensemble d'instruments. Au sein de cet ensemble, les boîtes de répartition de l'argent constituent l'instrument organisateur, que la participante soit issue des colonies ou « sans propriété familiale ». Les boîtes fournissent alors une représentation complète des besoins de la famille et en garantissent la réalisation. Ainsi, en mettant en place le dispositif des boîtes, les femmes sont passées d'un état d'incertitude absolue à un état d'incertitude relative (Knight, 1921), car si l'on ne connaît pas la probabilité des imprévus qui demandent une « finance », au moins ceux-ci sont-ils désormais identifiés et les sommes économisées sont affectées à la réalisation progressive du projet d'installation de la famille à la ville.

Tandis que la gestion du budget par les femmes est marquée par la prévoyance, c'est-à-dire par un mode d'« anticipation adaptative » (Boutinet, 1990, p. 59) et l'absence de calculs, certains maris tentent d'introduire la prévision et la régulation du budget, passant ainsi de l'incertitude à l'utilisation raisonnée de la valeur de l'argent. Ils cherchent alors à résoudre les deux questions suivantes : que peut-on acheter avec quelle somme ? Combien de temps peut-on manger avec ce qu'on a dépensé ? Pourtant, les deux instruments introduits par les maris, le calcul additif et le cahier, ne sont pourtant jamais repris par les femmes de façon autonome.

Plusieurs explications sont candidates pour comprendre ce non-réinvestissement autonome par les épouses des instruments de calcul et de gestion de leurs maris. Même si les femmes restent admiratives devant ces pratiques calculatoires, elles les gardent à distance, reconnaissant ainsi un partage des tâches et des compétences entre les hommes et les femmes, compétences qui correspondent dans ce cas à une hiérarchie entre scolarisation et illettrisme.

Une deuxième explication, non exclusive de la première, peut également être suggérée : les femmes ont la maîtrise de la gestion budgétaire et leur « école de la vie²² » leur a suffi pour installer à la ville leur famille de façon pérenne. Ont-elles peur de perdre cette maîtrise et cette peur est-elle « plus forte que le désir d'apprendre » (Santos & Lacomblez, 2007) ?

Enfin, la prévoyance est non seulement une procédure mais également une valeur, qu'elle ait été observée à la campagne par les femmes des « colonies » ou acquise en ville par les femmes « sans propriété familiale. Ainsi, Maria (SR) cherche-t-elle aujourd'hui à transmettre cette valeur à ses enfants dans un effort de prévention contre les comportements dépensiers :

« Comme j'enseigne à mes enfants : si vous ne cachez pas et vous ne gardez pas, vous n'allez jamais rien avoir. (...) J'ai enseigné cela à chacun (de mes enfants). S'ils ne le font pas, c'est leur problème, mais j'ai enseigné. ».

En définitive, si la collaboration avec d'autres personnes à la grande ville est susceptible de créer pour ces femmes une zone prochaine de développement (Vygotski, 1997), la potentialité d'un développement calculatoire reste influencée par le jeu des statuts conjugaux et des valeurs qu'elles mobilisent aujourd'hui à la grande ville.

Bibliographie

Baumann, E., Bazin, L., Ould-Ahmed, P., Phélinas, P., Selim, M., & Sobel, P. (2008). *L'argent des anthropologues, la monnaie des économistes*. Paris : L'Harmattan.

Beaud, S. (1996). L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique». *Politix*, 9 (35), 226-257.

²² « A escola da vida »

- Bertaux, D. (1997). *Les récits de vie*. Paris : Nathan.
- Blanc, J. (2008). Fongibilités et cloisonnements de la monnaie. In E. Baumann & al. : *L'argent des anthropologues, la monnaie des économistes* (pp. 29-54). Paris : L'Harmattan.
- Bourdieu, P. (1963). (avec A. Darbel, J.-P. Rivet, C. Seibel), *Travail et travailleurs en Algérie*. Paris-La Haye : Mouton.
- Boutinet, J.P. (1990). *Anthropologie du projet*. Paris : PUF.
- Boutin, G. 2000. L'entretien de recherche qualitatif. Sainte Foy : Presses de l'Université du Québec.
- Brumer, A. (2004). O gênero e agricultura : a situação da mulher na agricultura do Rio Grande do Sul. *Revista Estudos Feministas*, 12(1), 205-227.
- Colbari, A. (1997) Familismo e ética do trabalho: o legado dos imigrantes italianos para a cultura brasileira. *Revista Brasileira de Historia*, 17(34), 53-74.
- Da Matta, R. (1985). *A Casa & A Rua- Espaço, Cidadania, Mulher e Morte no Brasil*. São Paulo: Brasiliense.
- Dubar, C. (1998). Trajectoires sociales et formes identitaires : clarifications conceptuelles et méthodologiques. *Sociétés contemporaines*, n°29, 73-85.
- Guérin, I. (2000). *Pratiques monétaires et financières des femmes en situation de précarité. Entre autonomie et dépendance*, Thèse de Doctorat, Université Lyon 2.
- Knight, F.H. (1921) *Risk, Uncertainty and Profit*. New York: Harper.
- Lahire, B. (1993). *La raison des plus faibles : rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires*. Lille: Presses Universitaires de Lille.
- Lave, J. (1988). *Cognition in Practice, Mind, Mathematics and Culture In Everyday Life*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lazuech, G. & Moulevrier, P. (2008). Les usages sociaux de l'argent : les « démunis » ont-ils quelque chose à nous apprendre ? In E. Baumann & alii : *L'argent des anthropologues, la monnaie des économistes* (pp. 55-71). Paris : L'Harmattan.
- Orlean, A. & Aglietta M. (2002). *La monnaie entre violence et confiance*. Paris: Odile Jacob.
- Ould-Ahmed, P. (2008). Monnaie des économistes, argent des anthropologues : à chacun le sien ? In E. Baumann & al. : *L'argent des anthropologues, la monnaie des économistes* (pp. 11-27). Paris : L'Harmattan.
- Rogoff, B. (1995) Observing sociocultural activity on three planes: participatory appropriation, guided participation and apprenticeship. In Wertsch, J.V., Del Rio, P. et Alvarez, A. (Eds.). *Sociocultural studies of the mind*. Cambridge: CUP, 139-164.
- Santos, M., & Lacomblez, M. (2007). Que fait la peur d'apprendre dans la zone prochaine de développement ? *Activités*, 4 (2), pp. 16-29, <http://www.activites.org/v4n2/v4n2.pdf>. Baumann et al., 2008
- Velho, G. (1999). *Individualismo e Cultura : Notas para uma antropologia da Sociedade Contemporânea*, Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor.
- Vergnaud, G. (1990). La théorie des Champs Conceptuels. *Recherche en didactique des mathématiques*, 10(2/3), Grenoble : La Pensée Sauvage, 133-170.
- Weber, F. (2000). Transactions marchandes, échanges rituels, relations personnelles. Une ethnographie économique après le Grand Partage. *Genèses*, 41, 85-107.